

**GEN Z
UN NOUVEAU REGARD
19.09.2025 – 01.02.2026**

INTRODUCTION..... 2
Sara Messinger; Noah Noyan Wenziger

1. CARTOGRAPHIE D'UNE APPARTENANCE 4
Francesca Hummler; Vuyo Mabheka; Varvara Uhlik; Andong Zheng; Lorane Hochstätter; Agate Tūna; Phương Nguyễn Lê; Cheryl Mukherji; Tianyu Wang; Thembinkosi Hlatshwawo; Emma Sarpaniemi; Nur Aishah Kenton; Suwa Shin; Sara De Brito Faustino; Lisa Karnadi

2. RÉALITÉS MOUVANTES..... 13
Alice Pallot; Valerie Geissbühler Pacheco; Toma Gerzha; Daniel Obasi; Thaddé Comar; Claudia Fuggetti; Ahmed Khirelsid; Lea Greub; Florian Gatzweiler; Sascha Levin

3. AU-DELÀ DU MIROIR 19
Alina Frieske; Matthieu Croizier; Mayssa Khoury; Fatimazohra Serri; Mahalia Taje Giotto; Margaret Liang; Rachel Seidu; Hidhir Badaruddin; Isabella Madrid; Jeremy Chih-Hao Chuang; Carla Rossi; Soyeohang Rai; Ziyu Wang; Laurence Philomène; Maria Kniaginin-Ciszewska; Pia-Paulina Guilmoth; Devashish Gaur; Ben Hubert; Zhidong Zhang; Yun Ping Li; Matej Jurčević; Clara Belleville; Quil Lemons; Marvel Harris; D.M. Terblanche; Charlie Tallott; Sophia Wilson; Jude Lartey; Chloé Azzopardi

4. MULTIPLIER LE REGARD..... 34
Steven Molina Contreras; Daveed Baptiste; River Claire; Delali Ayivi; Salomé Gomis-Trezise; Dimakatso Mathopa; Farren van Wyk; Luna Mahoux; Sara Benabdallah; Gabriela Marciniak

INTRODUCTION

Vingt ans après avoir ouvert ses portes à la jeune création avec l'exposition fondatrice *reGeneration: 50 photographes de demain*, Photo Elysée poursuit son engagement avec *Gen Z. Un nouveau regard*. Cette nouvelle exposition réunit les travaux de 66 artistes du monde entier, principalement issu·e·x·s de la génération Z – née entre le milieu des années 1990 et 2010.

À travers une grande diversité de langages visuels, ces jeunes artistes explorent des thématiques profondément ancrées dans leur époque : la transformation du foyer et des liens familiaux, la représentation du corps et du genre, les identités multiples et mouvantes. Au cœur de l'exposition, la notion d'intersectionnalité éclaire la manière dont les identités – qu'elles soient liées à la race, au genre, à la sexualité ou à la classe sociale – s'entrelacent pour façonner les expériences vécues par cette génération.

Ces œuvres témoignent d'un besoin urgent de représentation et d'un profond désir de raconter des histoires personnelles dans un monde en perpétuelle mutation. En réponse, nous amplifions les voix de cette génération, en invitant les artistes à présenter leur travail avec leurs propres mots.

Les récits personnels se croisent et résonnent pour créer une énergie collective vibrante – un tissu riche d'expériences, de cultures et de contextes où l'intime devient politique. L'exposition propose une plongée sensible dans les préoccupations d'une génération qui interroge le monde autant qu'elle se cherche une place en son sein.

Nous vous invitons à entreprendre ce voyage avec iels – à écouter, à réfléchir et à regarder le monde à travers leurs yeux.

Sara Messinger**1998****US**

vit à New York (États-Unis)

« J'ai grandi avec une injonction permanente à rentrer dans le moule et à faire comme les autres. Je n'avais pas assez d'assurance pour être moi-même et j'avais trop peur pour tracer ma propre voie. Chacun·e·x de nous se fraye son chemin en s'efforçant de découvrir ce que signifie "être soi" et en tentant de trouver sa place dans ce monde complexe. J'espère que mon travail incitera d'autres personnes à explorer leur propre individualité et à mieux accepter celles qui ne leur ressemblent pas.

J'ai passé de nombreux weekends à suivre ce groupe d'adolescent·e·x·s de la génération Z, à documenter leur vie et les dynamiques de leur univers. Dans une société de plus en plus définie par une binarité de genre rigide, les jeunes d'aujourd'hui brisent ces contraintes et redéfinissent leur identité selon leurs propres critères. À travers leur histoire, je constate un changement radical : ces adolescent·e·x·s ne sont pas limité·e·x·s par les définitions conventionnelles de ce que doit être un garçon ou une fille. Ils abordent la question de l'identité avec une fluidité qui bouscule les schémas binaires qui leur sont souvent imposés. Leur désir de s'exprimer avec authenticité fait profondément écho à ma propre quête de tolérance dans un paysage qui privilégie souvent le conformisme. »

Noah Noyan Wenziger**1999****CH/TR**

vit à Zurich (Suisse)

« Les images doivent parler d'elles-mêmes. Quand une image est pertinente, il n'y a pas besoin d'explication. Une explication peut quand même venir compléter l'image, mais celle-ci ne doit pas en dépendre.

Nous sommes noyé·e·x·s sous les photos que n'importe qui peut prendre avec son téléphone portable, n'importe quand. En particulier des photos de fêtes qui, pour la plupart, n'ont plus de réelle signification. Mais j'ai remarqué que certaines personnes attendent autre chose de leurs photos, même si elles ne savent pas quoi. Elles veulent capter la réalité de cette énergie à l'état brut ; elles pensent qu'on peut la forcer, mais ce n'est pas le cas.

Depuis le début, mon objectif est de trouver ma propre manière de faire ressortir l'âme – ou devrais-je dire, l'essence – d'une image. »

1. CARTOGRAPHIE D'UNE APPARTENANCE

Pour beaucoup, c'est au cœur du foyer que naît le sentiment d'appartenance. Qu'il s'agisse de la famille, d'un lieu physique ou d'une communauté choisie, notre idée du « chez-soi » se construit au travers de nos expériences et des liens que nous tissons. Ce socle peut être une source de fierté et de réconfort, mais peut aussi porter les traces de la douleur. Les espaces censés nous ancrer peuvent vaciller, se fissurer et devenir des lieux de vulnérabilité, de souffrance, voire d'exclusion. Au fil du temps, à mesure que ces fondements évoluent ou s'érodent, notre conception du foyer se transforme elle aussi.

Les œuvres réunies dans cette section donnent forme à ces notions changeantes de foyer et d'appartenance. En mobilisant archives, souvenirs d'enfance, traumatismes transmis de génération en génération ou encore nouvelles façons de vivre ensemble, les artistes explorent la manière dont nos identités personnelles et collectives se construisent et se réinventent. Ensemble, ces travaux nous invitent à réfléchir à ce que signifie vraiment « être à sa place ».

Francesca Hummler

1997

US/DE

vit à Londres (Royaume-Uni) et San Diego (États-Unis)

« En m'appuyant sur mon expérience de fille d'immigré·e·x·s allemand·e·x·s aux États-Unis, j'étudie dans mon travail les résonances psychologiques de la stigmatisation sociale, la post-mémoire et la manière dont les traumatismes se transmettent de génération en génération, non seulement par le biais des archives, mais à travers les corps eux-mêmes.

La série *Unsere Puppenstube* [Notre maison de poupée] est une réflexion sur les complexités de l'identité et du sentiment d'appartenance, en particulier chez les personnes dont l'histoire est multiple. Ma sœur et moi y mobilisons la maison de poupée héritée de notre famille ; nous en faisons le symbole de la légitimité de la place de ma sœur au sein de la mémoire familiale, malgré les remises en question venues de l'extérieur. La série, qui aborde les thèmes de l'adoption, de l'identité raciale et des liens affectifs, invite à réfléchir à la manière dont nous cataloguons les relations et les identités dans nos interactions sociales.

Selon moi, se sentir à sa place, c'est être suffisamment en sécurité pour explorer ce qui nous procure de la joie et nourrit notre curiosité. C'est la liberté d'exprimer nos émotions et que quelqu'un·e·x nous réponde : « Je te comprends. » C'est être accepté·e·x totalement, sans jugement, sans condition.

À travers ma photographie, j'explore le moi et l'identité ; je saisis la complexité de personnes dont les identités – culturelles ou autres – sont

fracturées et la façon dont elles négocient avec le sentiment d'appartenance dans cet entre-deux. Ma photographie est l'endroit où je me sens à ma place, où je me réfugie lorsque je me sens déconnectée de la réalité. Elle me donne un ancrage, elle m'aide à éviter la dissociation et à me reconnecter avec moi-même et avec les gens qui m'entourent. »

Vuyo Mabheka

1999

ZA

vit à Alberton (Afrique du Sud)

« Le projet en cours *Popihuse* (de l'afrikaans "Pophuis" qui signifie maison de poupée) explore les souvenirs et les expériences d'une enfance vécue en l'absence de figure paternelle, ainsi que la dynamique dysfonctionnelle due au fait de ne pas avoir de foyer stable.

Ma famille a souvent déménagé. Ma mère devant subvenir à nos besoins, je la voyais rarement à la maison, si bien que je devais m'occuper quotidiennement de ma petite sœur. Pour m'adapter, j'ai commencé à nouer des relations, même si je ne savais pas combien de temps j'allais rester. Dans ce processus, j'ai eu tendance à agir en caméléon et j'ai peut-être perdu mon "moi". Mon travail confronte passé et présent, puisque je suis toujours en quête de ma "maison" – au sens où je cherche encore ma place et mon identité personnelle. Cela passe par la création d'un "moi authentique", si tant est qu'une telle chose existe. »

Varvara Uhlik

1997

UA

vit à Londres (Royaume-Uni)

« En m'inspirant de mon enfance vécue dans l'est de l'Ukraine, j'explore les complexités personnelles et sociales dont a hérité la génération post-soviétique. Je réfléchis aux effets durables du traumatisme générationnel et de l'impérialisme russe sur les identités individuelles et collectives, à l'influence qu'ils continuent à exercer sur les paysages socioculturels contemporains de l'Europe de l'Est.

Ma pratique est guidée par le besoin de traiter et de comprendre ma propre histoire personnelle et collective. J'ai toujours été entourée des vestiges du passé soviétique et de ses traumatismes silencieux. Je suis inspirée par la relation entre nostalgie et désillusion, entre mémoire et oubli. La culture numérique m'intéresse beaucoup : les images circulent, mutent et façonnent notre perception de la réalité. Ces influences cumulées m'incitent à explorer la manière dont le langage visuel reste ouvert à l'ambiguïté, à la vulnérabilité et à la résistance.

Mon objectif est de créer des images qui s'inscrivent dans le temps, d'inviter le public à s'interroger sur ce dont on se souvient, ce qu'on oublie et sur le rôle que jouent là l'histoire, la mémoire et la technologie. Cette démarche me

paraît particulièrement opportune à une époque où même les souvenirs peuvent être simulés par l'intelligence artificielle, capable de brouiller les frontières entre vérité et invention. Par mon travail, j'espère permettre une compréhension plus nuancée de la culture ukrainienne, au-delà des récits de guerre et de souffrance. »

Andong Zheng

1992

CN

vit à Rotterdam (Pays-Bas)

« Mon travail commence souvent par de petits indices : une ombre, un détail dans une archive, une fleur inhabituelle. Ces éléments servent de points de départ pour démêler des systèmes plus vastes et affronter les dynamiques de pouvoir qu'ils incarnent. Pour moi, capturer des images fixes ou en mouvement ne sert pas à rendre compte d'une vérité objective ; c'est un moyen de s'adonner à une observation contemplative. Dans ma pratique, je cherche à ouvrir de nouvelles voies de connaissance qui aillent au-delà de la compréhension rationnelle.

La série *A Push, and a Pull* [Une poussée et une traction] s'intéresse à la relation entre l'individu et sa patrie culturelle, dans le contexte des traditions patriarcales profondément ancrées en Asie de l'Est. Ces performances domestiques sont ma façon d'essayer de comprendre non seulement mon père, mais aussi, plus largement, les réalités sociétales qui pèsent sur lui et moi. Sur une estrade de fortune installée dans son salon, des interactions physiques spontanées ont lieu devant un appareil grand format. Nos corps et nos forces deviennent des vecteurs de dialogue. Le poids de l'un repose sur les membres et le buste de l'autre. Chaque fois que, à tour de rôle, nous appuyons sur le déclencheur, la force invisible des liens du sang se révèle à la surface de notre peau, projetant quelque chose d'aussi pesant que le destin. »

Lorane Hochstätter

2001

CH

vit à Londres (Royaume-Uni)

« Mes travaux interrogent les notions d'identité et de féminité. Je reviens sur mon expérience de personne socialisée en tant que femme, dont on attend qu'elle réponde à la conception que se font les hommes de ce qu'est une femme. Quand j'étais petite, ce concept était incarné par ma mère, qui fut dans sa jeunesse un magnifique mannequin. Mes images explorent la nature complexe de ma relation avec elle : une relation chaleureuse et pleine d'amour, mais définie aussi par mon désir de rejeter les normes féminines traditionnelles et de construire mon identité indépendamment d'elle.

Je m'interroge chaque jour sur la façon dont je me positionne, ce qui vient vraiment de moi et ce qui a été influencé par d'autres. Je réfléchis à ce que

j'ai consciemment créé concernant qui je suis, par opposition à ce qui m'a été imposé. Pour moi, savoir se situer est la base de l'identité et l'identité elle-même est une quête sans fin. C'est une question omniprésente, évolutive, qui continue à me stimuler et à me façonner. »

Agate Tūna

1996

LV

vit à Riga (Lettonie)

« Dans mon travail, je m'intéresse à l'intersection entre spiritualité et technologie depuis mon point de vue de femme, en me concentrant sur la façon dont les récits historiques, les histoires personnelles et la technologie façonnent notre compréhension de l'invisible.

Je mène mes recherches comme on tisse une toile : une idée bifurque vers une autre, jusqu'à créer une ramification de thèmes en lien avec la photographie. Je commence par le lien qu'entretient ma famille avec le spiritisme, puis étends mon enquête à l'hantologie et aux cristaux de quartz, mettant au jour la manière dont les pratiques ésotériques et les progrès technologiques se sont mutuellement influencés. Des fantômes capturés par la photographie spirite aux techno-spectres modernes, je cherche des réponses au désir humain de communiquer par-delà la réalité visible.

Par le biais de la photographie analogique et expérimentale, la dimension ludique occupe une place essentielle dans ma pratique, car elle me permet d'aborder mon travail sous l'angle de la curiosité et de l'expérimentation. Je suis motivée par le processus en tant que tel : qu'il s'agisse d'autoportraits ou de mises en scène, je crée de toutes pièces mes images photographiques en construisant des décors, en fabriquant des objets et en travaillant directement avec les matériaux. En faisant jaillir de nouvelles idées, ce processus me conduit souvent dans des directions inattendues, avant même que le concept final ne m'apparaisse complètement. »

Phường Nguyễn Lê

2002

VN

vit à Hồ Chí Minh-Ville (Viêt Nam)

« En 1985, mon père, alors joueur professionnel de volley-ball dans l'armée vietnamienne, s'est rendu avec son équipe à Siem Reap, au Cambodge, dans le cadre d'un stage d'entraînement. C'était la première fois qu'il sortait de son pays. Un an plus tard, il a à nouveau été envoyé à Siem Reap, non plus en tant qu'athlète, mais comme soldat. La bataille à laquelle il a participé s'inscrivait dans une guerre frontalière secrète qui a eu lieu après la fin du régime des Khmers rouges. Le gouvernement vietnamien, qui ne s'est jamais expliqué sur cette invasion du Cambodge, a toujours refusé de reconnaître officiellement cet épisode. Mon père n'est donc pas considéré comme un ancien combattant. En 2024, je me suis rendu à Siem Reap avec lui. Nous

avons visité les lieux où il s'était battu, partagé une chambre d'hôtel, joué au volley-ball et pris des photos l'un de l'autre. Je ne pouvais plus reléguer les histoires de mon père à la périphérie. Il était temps de m'en rapprocher.

J'espère montrer au public qu'il est possible de mettre en œuvre, dans sa pratique photographique, des processus collaboratifs comportant une dimension affective. J'aimerais faire saisir l'importance de la narration intergénérationnelle pour de nombreuses populations anciennement colonisées. J'espère replacer la guerre dans sa permanence : même une fois les envahisseur·euse·x·s parti·e·x·s, il reste beaucoup à affronter dans notre vie de tous les jours. »

Cheryl Mukherji

1995

IN

vit à New York (États-Unis d'Amérique)

« Dans mon travail, je me penche sur mes origines et sur mon héritage ancrés dans la figure de ma mère. Je traite de la mémoire, de traumatismes transgénérationnels, d'histoires personnelles et collectives et de la manière dont tout cela influe sur l'identité. À l'aide de médiums interdisciplinaires (photographie, installation, gravure, écriture et vidéo), je m'intéresse au vécu des femmes présentes dans les albums de famille que j'ai emportés avec moi en quittant l'Inde pour émigrer aux États-Unis.

Ma pratique s'inspire, en général, des albums de famille en tant qu'archives, et en particulier de ma relation avec ma mère. Outils fondamentaux de connaissance et de représentation de soi, ces albums célèbrent les succès, laissant de côté les traumatismes, les chagrins et les deuils pour perpétuer le mythe d'une famille idéale. Ce sont des manifestes qui affirment leurs intentions et leurs motivations à travers des photographies spontanées ou mises en scène. Pour moi, les albums de famille sont une porte d'entrée vers le travail domestique – non pas la vaisselle ni le ménage, mais le travail qu'il faut fournir pour rester proche de quelqu'un·e·x ne serait-ce que de ma mère. »

Tianyu Wang

1997

CN

vit à Renens (Suisse) et Paris (France)

« Mon travail découle principalement d'expériences personnelles liées aux rituels religieux et à la perception corporelle. Ayant quitté mon pays d'origine, j'ai progressivement pris mes distances avec la mentalité conditionnée par ma culture et j'ai commencé à réinterpréter mes origines culturelles dans un sens plus large et plus critique. Je me suis également davantage intéressée à la manière dont les structures sociales façonnent la conscience individuelle.

Avec la série *Hiding and Seeking* [Jeu de cache-cache], j'espère attirer l'attention sur les formes de violence qui existent dans les environnements familiaux quotidiens, en particulier celles ancrées dans la discipline, difficiles à définir et invisibles. Ces violences sont souvent banalisées, invisibilisées, voire justifiées, alors qu'elles influencent profondément notre perception corporelle, notre expérience émotionnelle et la conscience que nous avons de nous-mêmes. Je souhaite instiller une sensation de malaise et de décalage dans des scènes familières du quotidien, inciter le public à réinterroger les structures de pouvoir sous-jacentes.

J'essaie de venir perturber les propriétés et fonctions inhérentes aux choses, les dissoudre, depuis une perspective à la fois visuelle et narrative. J'utilise l'ordinaire pour affronter l'ordinaire, instaurer une sensation de distanciation et créer des "béances" dans le monde familier, entraîner le public dans une expérience perceptuelle incertaine. »

Thembinkosi Hlatshwawo

1993

ZA

vit à Lawley (Afrique du Sud)

« J'ai grandi dans une maison qui abritait un bar. Les réalités auxquelles j'étais confronté dans cet endroit me poussaient à vouloir le fuir. Ma maison ne pouvait être le refuge, le havre de paix qu'elle aurait dû être, car elle était le prolongement du bar. Peut-être mon esprit a-t-il lui aussi été profané. Il était difficile de s'échapper : c'était notre gagne-pain. Toute la violence et la schizophrénie de la société se trouvaient réunies dans ce seul espace si infâme qu'il était surnommé *slaghuïs*, "abattoir".

J'affronte les épreuves auxquelles m'a exposé cet endroit, restées irrésolues et assourdissantes de silence. J'affronte mon esprit profané, peut-être traumatisé. J'affronte le souvenir. »

Emma Sarpaniemi

1993

FI

vit à Helsinki (Finlande)

« Dans ma pratique, j'étudie la condition féminine et les définitions de la féminité à travers des autoportraits performatifs. Pour moi, l'autoportrait est un terrain de jeu, un domaine où l'on explore la représentation de soi, où l'on résiste aux conventions du regard. Les personnages portraiturés nous offrent la possibilité de nous reconstruire en permanence. Je ne crée pas un alter ego : je propose une représentation honnête dans laquelle je peux me reconnaître. La collaboration et le collectif jouent un rôle important dans mon travail. Ainsi, même dans les portraits individuels, la présence de mes proches est perceptible, par exemple sous la forme d'une maison peinte ou d'une amie qui fait la mise au point derrière l'appareil.

Je puise mon inspiration dans les couleurs et la façon dont elles affectent nos émotions. Ouverte sur l'observation et l'esthétique du quotidien, j'estime important de m'entourer d'objets que j'ai plaisir à regarder. Par mon travail, je m'efforce d'apporter de la joie, de l'espoir et de la curiosité. »

Nur Aishah Kenton

1998

SG/GB

vit à Melbourne (Australie)

« Je suis animée par l'idée que la photographie peut être une expérience partagée plutôt qu'un acte solitaire, qu'elle peut créer un espace où différentes voix se rencontrent, où les récits personnels et collectifs se croisent, où le fait de se raconter permet d'approfondir des liens.

La série *Home for a Time* [Un chez-soi temporaire] ne se limite pas à décrire les réalités de la vie en colocation : j'aborde la question des liens humains, de la résilience et des moyens créatifs mis en œuvre pour se sentir chez soi dans des circonstances incertaines. Les loyers étant de moins en moins abordables, beaucoup de jeunes Australien·ne·x·s se retrouvent à partager un logement – parfois à titre temporaire, comme un rite de passage, mais parfois aussi comme solution à long terme. Pourtant, malgré leurs inconvénients, ces lieux de vie peuvent permettre de créer des liens forts, des systèmes d'entraide et des familles choisies, notamment pour les personnes marginalisées qui se cherchent une communauté.

Grâce à un processus de collaboration qui donne la parole aux personnes photographiées, ce projet va bien au-delà d'une simple documentation de leurs espaces de vie : il capture leurs espoirs, leurs craintes, la façon dont elles appréhendent les notions de communauté et d'appartenance. Je veux que le public voie ces logements, mais aussi qu'il ressente les liens qui se tissent à l'intérieur, qu'il mesure l'importance de la vie en commun ; car plus qu'une simple nécessité, c'est un moyen de trouver de la solidarité et du sens dans un monde où l'on se sent de plus en plus isolé·e·x. Je souhaite aussi que le public écoute davantage les jeunes afin de comprendre leurs luttes, leur résilience et leurs points de vue sur de futures façons d'habiter, d'agir en collectif et de faire communauté. »

Suwa Shin

2000

KR

vit à Seongnam (Corée du Sud)

« Pour moi, l'art et le statut d'artiste sont des alibis plausibles, des moyens stratégiques d'entrer en relation avec les autres tout en traitant de questions sociales et politiques. Ils me permettent de construire activement de nouvelles dynamiques relationnelles et d'essayer d'offrir un regard critique sur la manière dont nous appréhendons l'espace, la confiance et l'intimité dans la société contemporaine.

Je veux que le public se demande comment il réagirait si un·e·x artiste s'invitait soudain dans sa vie quotidienne au nom de l'Art. Laisserait-il une femme entrer chez lui juste parce qu'elle demande à prendre une douche ? Je vois dans ces questions un moyen pour les individus modernes de s'interroger sur leurs propres limites en matière d'art et de relations. S'ils pouvaient en prime se demander comment cette femme en est arrivée à tant vouloir entrer en contact avec autrui, ce serait encore plus intéressant.

Je crois que le besoin d'appartenance est une chose fluctuante, un désir qui reste toujours à combler, mais qui véhicule en même temps une notion de permanence qui peut devenir oppressante. Le sentiment d'appartenance advient dans un espace où coexistent l'écoute et le silence, un état d'équilibre que selon moi les êtres humains recherchent toute leur vie. Les relations, en particulier, sont le facteur le plus crucial pour déterminer la qualité de notre sentiment d'appartenance. »

Sara De Brito Faustino

1999

PT/NL

vit à Lausanne (Suisse)

« Mon projet concerne la maison où j'ai grandi, un lieu où ont coexisté l'étrangeté et la familiarité de l'ordinaire. En tant qu'espace intime, cette maison aurait dû être nourricière et rassurante. Or elle a été le théâtre de scènes douloureuses. Aujourd'hui, je perçois cet espace comme menaçant. Inconfortable, dysfonctionnelle, ma maison est le témoin des cicatrices du passé. »

Avec mes photographies, je revisite mes souvenirs et me réapproprie mon pouvoir sur mon corps. Mes minuscules maquettes expriment l'identité d'une jeune fille en construction, qui grandit dans le déséquilibre et les blessures. En déconstruisant, en reconstruisant, les objets deviennent des corps et les corps des objets : je me sens déformée et pétrifiée.

La série *A Home with No Roof* [Une maison sans toit] instaure une tension antagoniste entre une esthétique séduisante et des détails perturbants. Les miniatures me permettent de reprendre le contrôle, de me distancier du passé et de libérer de nouvelles forces pour devenir une adulte à part entière. »

Lisa Karnadi

1997

ID

vit à Zürich (Suisse)

« Les espaces familiers dans lesquels nous vivons jouent un rôle majeur dans la construction de nous-mêmes et de notre vie. Lorsqu'on nous prive de ces espaces que nous considérons souvent comme acquis, nous devons parfois

faire le deuil d'une part de nous-mêmes. Les notions de chez-soi et d'appartenance sont probablement difficiles à définir physiquement, notamment pour les personnes ayant migré.

Selon moi, le sentiment d'appartenance ne se réfère pas seulement aux espaces qui nous ont façonné·e·x·s au cours de notre histoire, mais aussi à l'environnement ou au groupe social dans lequel nous nous sentons physiquement et affectivement en sécurité. On se sent à sa place là où il y a un équilibre entre les identités et les attentes de la société – celle dans laquelle on vit et celles que forment nos communautés. Là où l'on peut être soi-même et respecter les valeurs d'autrui, dans toute sa diversité.

Homebeing est un travail rétrospectif par lequel je cherche à préserver les souvenirs de ma maison d'enfance en Indonésie, une maison où cohabitaient deux générations et qui va bientôt disparaître. J'espère amener le public à réfléchir à la manière dont les espaces vécus – passés et présents – façonnent nos histoires, nos identités et notre sentiment d'appartenance. »

2. RÉALITÉS MOUVANTES

Depuis des siècles, les guerres, les déplacements forcés et les troubles politiques façonnent – et bien souvent brisent – les liens que les individus entretiennent avec leur lieu de vie, leur histoire et leur communauté. Aujourd'hui, la crise climatique renforce cette fragilité, ajoutant une dimension nouvelle à cette longue histoire d'exils. Ces bouleversements brouillent les frontières entre sécurité et menace, foyer et déracinement. Quand les États vacillent et quand les écosystèmes se dégradent, la notion de « chez-soi » devient instable : un lieu à fuir, à défendre ou à pleurer.

Cette section rassemble des œuvres qui explorent l'instabilité, l'exil et la résilience. Elles interrogent la manière dont les êtres humains et les milieux naturels s'adaptent à un monde en perpétuelle transformation. Quel avenir pouvons-nous imaginer lorsque tout semble incertain ? Et quelles actions entreprendre pour tenir bon ?

Alice Pallot

1995

FR

vit à Paris (France) et Bruxelles (Belgique)

« J'utilise la photographie pour questionner l'impact des activités humaines sur l'environnement. Imprégnées de l'imaginaire de la science-fiction, mes images révèlent des enjeux invisibilisés. Je mène sur les territoires que j'explore des enquêtes spéculatives aux côtés de scientifiques et d'écologistes militant·e·x·s ; j'interroge un futur proche en captant la matérialité du réel. Je cherche à adopter une perspective désanthropocentrique où l'être humain n'est plus au centre de la biosphère. La science, bien sûr, a ses récits, que je me réapproprie grâce au pouvoir narratif de la photographie. Je veux projeter un monde de possibles qui puisse nous inciter à agir.

La série *Algues maudites*, conçue en trois chapitres, s'intéresse à la prolifération des algues vertes dans les eaux littorales de Bretagne. Véritable enjeu environnemental et sanitaire, ces algues provoquent une pollution multiple – visuelle, olfactive et toxique. Leur développement, conséquence à la fois du réchauffement climatique et des rejets de l'agriculture intensive, transforme les paysages en zones figées privées de toute vie organique.

Avec ce travail, je souhaite confronter le public à la fragilité et à l'imprévisibilité d'un monde naturel soumis à une pression colossale, tout en évoquant l'effondrement progressif de la biodiversité et de ses écosystèmes. *Algues maudites* questionne aussi les conditions futures d'habitabilité de la Terre, en mettant en lumière des formes de vie résilientes capables de survivre en milieu anoxique, c'est-à-dire sans oxygène. »

Valerie Geissbühler Pacheco**1999****CH/PE**

vit à Zürich (Suisse)

« Fondamentalement, la série *rooting for you* [je crois en toi] est un geste de reconnexion. Ayant grandi en milieu urbain, j'ai été coupée des connaissances de mes ancêtres en matière d'agriculture et de plantes. Travailler avec des matériaux organiques est une façon de combler ce fossé, de se souvenir en faisant.

En me consacrant à des matériaux vivants, je revisite ces histoires à travers le toucher, la patience et la collaboration. L'installation qui en résulte n'est pas une archive statique, mais une écologie évolutive entre images, temps et matières organiques, une étude sur ce que signifie créer avec la nature plutôt qu'à propos d'elle. »

Toma Gerzha**2003****RU**

vit à Amsterdam (Pays-Bas)

« Dans ma pratique artistique, j'explore des thèmes tels que l'existence d'une mentalité propre à l'Europe de l'Est, le fait de ne pas se sentir à sa place dans un groupe, le choix d'adopter un point de vue interne ou externe. Je prends en considération différentes histoires et différentes perspectives sur la vie.

La série *Control Refresh* raconte l'histoire d'une génération en temps de guerre, même si celle-ci passe à l'arrière-plan. La guerre a de multiples effets sur la société, y compris sur la jeune génération passivement impliquée dans le conflit. Depuis 2021, je rends visite à des adolescent·e·x·s vivant dans des villes reculées de Russie et de pays voisins en Europe de l'Est, comme la Géorgie, l'Arménie, la Lituanie et la Lettonie. J'ai ainsi constitué une vaste collection de photos de jeunes qui m'ont aussi fait part de leur vulnérabilité, de leur ennui et de leurs rêves. Leurs vies sont fortement influencées par les traditions, les réseaux sociaux et la politique.

À la fin de l'année 2023, j'avais réuni tout un ensemble de récits de jeunes d'Europe de l'Est, montrant comment leurs existences et leurs choix étaient affectés par les décisions politiques prises par leurs pays. Sans le savoir, j'avais créé ma propre capsule temporelle. J'y raconte comment un pays libre se ferme au monde en peu de temps et comment ses habitant·e·x·s tentent de s'adapter à ces changements. »

Daniel Obasi**1993****NG**

vit à Lagos (Nigeria)

« La série *Beautiful Resistance* [Belle résistance] est une belle façon de protester contre les systèmes de pouvoir qui continuent à opprimer la jeunesse nigériane et à lui compliquer la vie, notamment celle des minorités. En octobre 2020, pour la première fois depuis longtemps, cette génération s'est unie pour manifester contre le gouvernement et ses systèmes d'oppression. Tout le monde a mis de côté ses différences et nous nous sommes retrouvé·e·x·s autour de notre vision commune d'un Nigeria idéal. Cette expérience, d'une beauté incroyable, a aussi été extrêmement triste, à cause de toutes les vies perdues dans cette lutte pour notre rêve. »

Thaddé Comar**1993****FR/CH**

vit à Saint-Ouen-sur-Seine (France)

« *How Was Your Dream?* [As-tu bien rêvé ?] est un projet photographique réalisé lors des manifestations qui se sont déroulées à Hong Kong entre juin et octobre 2019. Il traite des nouvelles formes de revendication et d'insurrection dans notre ère post-contemporaine, dominée par des sociétés de contrôle absolu.

Cinq ans plus tôt, à Hong Kong, le "Mouvement des parapluies" avait été rapidement réprimé par la violence étatique et policière. En 2019, le soulèvement démocratique, lancé en mai, a décidé de prendre toutes les mesures nécessaires pour poursuivre sa résistance. Face à un arsenal de contrôle sophistiqué (reconnaissance faciale, géolocalisation, fichage, écoutes, infiltration, canons à eau, gaz lacrymogènes, hélicoptères, armes soniques, fusils non létaux), les manifestant·e·x·s hongkongais·e·x·s ont développé un répertoire de techniques fondées sur les principes d'invisibilité et d'intracabilité (anonymat, lasers éblouissants, poches de Faraday, images par drone, masques en tous genres, communication cryptée, etc.) qui leur a permis d'atténuer les effets de la répression.

S'ils contribuent à la transformation des modes de lutte et de résistance, ces nouveaux dispositifs favorisent aussi l'effacement progressif des singularités individuelles. Dans le futur, les sociétés et les systèmes de contrôle sophistiqués nous obligeront-ils à gommer nos singularités humaines ? Cela se fera-t-il au profit d'une nouvelle identité collective ? »

Claudia Fuggetti**1993****IT**

vit à Taranto (Italie)

« Pour moi, le sentiment d'appartenance est un concept complexe et fluide. Il s'agit de trouver sa place non seulement dans des lieux physiques, mais aussi au sein de réseaux affectifs et intellectuels. Dans mon travail, je cherche à étudier ces dynamiques en interrogeant la notion d'identité et la façon dont nous nous positionnons dans le monde. Je veux transcender l'objectivité du visible en créant des univers alternatifs qui reflètent les aspirations humaines concernant le futur et la technologie. À travers la photographie, la vidéo et la peinture numérique, je propose de nouvelles perspectives et des scénarios inédits, qui invitent le public à réfléchir aux croisements entre humanité et technologie.

Le thème du dérèglement environnemental et climatique me tient particulièrement à cœur, car je viens d'une ville très polluée et je me suis toujours intéressée à la représentation des paysages et de la nature. La série *Metamorphosis* [Métamorphose] est une réflexion sur une phase historique de transformation qui touche à la fois l'humanité et la nature. Elle étudie la façon dont notre perception de l'environnement est en train de changer et nous invite à renouveler notre lien avec le monde naturel. »

Ahmed Khirelsid**2001****SD**

vit à Abidjan (Côte d'Ivoire)

« En 2019, la jeunesse soudanaise a déclenché une grande révolution pour réclamer un gouvernement civil après trente ans de dictature militaire. Témoin de ces transformations dans mon environnement, dans ma société et dans ma ville, j'ai ressenti un besoin impérieux de les documenter. La photographie a été ma façon de capturer l'histoire qui s'écrivait autour de moi, mais aussi un outil pour me découvrir et pour guérir.

J'aimerais que mon travail encourage les gens à réfléchir à la résilience des personnes qui vivent ces bouleversements et aux effets profonds de la guerre sur les identités personnelles et collectives. En partageant ces récits visuels, je souhaite ouvrir un espace pour l'empathie et la prise de conscience. »

Lea Greub**1998****DE**

vit à Berlin (Allemagne) et Tbilissi (Géorgie)

« La photographie est devenue mon moyen d'explorer le monde, d'interroger les structures de pouvoir et de donner à entendre des voix souvent inaudibles. Elle m'aide à réfléchir à mes privilèges, qui tranchent nettement avec ce que l'on observe aux frontières de l'Europe. D'une part, je souhaite sensibiliser au rôle et à la responsabilité de l'Union européenne, poser un regard critique sur la manière dont les décisions politiques influent sur la vie et les droits des individus. D'autre part, je documente les réalités de la vie des personnes queers, mais aussi leur lutte pour l'égalité, leur remise en question des normes patriarcales et hétéronormatives. À travers mes images et mes histoires, je m'efforce de donner plus de visibilité aux enjeux queers féministes et de contribuer à formuler un discours sociopolitique. Il est important pour moi que mes protagonistes se sentent considéré-e-x-s et disposent d'un espace pour faire entendre leurs voix.

J'ai une relation contradictoire avec l'idée d'appartenance à un pays. Mes racines sont en Allemagne et je me sens liée à ce territoire, à mes proches qui y vivent et en partie à sa culture. En même temps, je condamne beaucoup de décisions politiques incarnées par mon pays d'origine, les normes et les valeurs dont il est imprégné ainsi que les privilèges qui y ont cours sans être remis en question. C'est pourquoi je me sens souvent en décalage ; j'ai du mal à y vivre. »

Florian Gatzweiler
Sascha Levin**1998**
2000**DE**
DE

vivent à Berlin (Allemagne)

Après l'invasion de l'Ukraine par la Russie en 2022, Anton s'est réfugié en Pologne, quatre jours seulement avant son dix-huitième anniversaire. Il a atterri dans la petite ville polonaise de Słubice où nous l'avons rencontré pour la première fois parmi un groupe d'Ukrainiens. Nous les avons accompagnés alors qu'ils traînaient au Zwirki, un terrain de basket qui faisait désormais partie de leur nouvelle réalité. Alors que tout le monde essayait de s'adapter à la situation, Anton continuait à se poser des questions sur son avenir, ce qui l'éloignait de ses amis. Au bout de quelques mois, il a quitté Słubice pour Hanovre, puis Berlin. En janvier 2023, il a décidé de retourner en Ukraine et de s'engager dans l'armée. En mettant ainsi fin à son périple hasardeux, il a renoué avec un sentiment qui lui avait manqué : celui de faire partie d'une communauté.

En réfléchissant à notre amitié avec Anton et les autres Ukrainiens, nous avons constaté que beaucoup de nos points communs provenaient de la culture Internet. Bien que nous ayons grandi loin les uns des autres, nous nous sommes sentis connectés grâce à nos expériences similaires sur différentes plateformes en ligne. Nous nous sommes rendus compte que nous suivions les mêmes personnes, que nous regardions les mêmes vidéos, que nous écoutions la même musique. Lorsqu'Anton est retourné en Ukraine, nous nous sommes passionnés pour ses stories Instagram et nous avons commencé à réfléchir à cette forme de communication. Elle nous est apparue comme un journal intime numérique reflétant sa quête d'une nouvelle identité, comme c'est le cas pour beaucoup de gens de notre génération. »

3. AU-DELÀ DU MIROIR

Longtemps considéré comme un élément central de l'identité et de l'ancrage social, le corps est à la fois sujet et moyen d'expression de soi. Les artistes de cette section explorent le corps comme un espace où l'identité se construit, se manifeste et se transforme. Leurs images bousculent les stéréotypes, interrogent les normes de genre et proposent d'autres manières de percevoir le corps – en célébrant sa capacité à évoluer, à ressentir, à s'exprimer. À travers lui, l'identité se révèle plurielle, mouvante, fluide.

Ici, le corps est abordé dans sa dimension la plus vaste, indissociable de l'esprit et de la richesse de la vie intérieure. On découvre comment les artistes utilisent la photographie pour tracer les contours des émotions, explorer la santé mentale et rendre visible ce qui nous habite.

Alina Frieske

1994

DE

vit à Berlin (Allemagne)

« Je travaille sur le caractère reproductible des photographies, leur circulation et leur impact sur l'identité et la formation des opinions. J'investis des images préexistantes – déjà présentes dans notre environnement numérique – pour appréhender la photographie numérique comme quelque chose de malléable, déclinable à l'infini. Je puise dans le corpus en expansion des images du quotidien partagées sur les réseaux sociaux, puis je les dissèque et en réassemble des fragments. Ces éléments isolés, devenus mes coups de pinceau et ma palette de couleurs, forment la base de mes compositions. Je suis attirée par une imagerie de l'assemblage, par des œuvres qui prennent forme progressivement, où les gestes répétés et les couleurs récurrentes construisent des motifs visuels nouveaux. Parallèlement, j'étudie la matérialité de l'image elle-même, la manière dont les notions de toucher et de connexion avec l'image évoluent entre monde physique et monde numérique.

L'œuvre *Tile (Four)* [Tuile (quatre)] est une réflexion sur nos identités en ligne et sur la relation paradoxale entre opacité et visibilité sur les réseaux sociaux. Le personnage représenté porte un masque ; il est sur le point soit de révéler son visage au public, soit de le dissimuler. »

Matthieu Croizier

1994

FR/CH

vit à Lausanne (Suisse)

« Ce qui m'intéresse, c'est représenter les objets et les gens à ma manière. Face aux milliers d'images que l'on voit partout chaque jour, je ressens le besoin de partager mon propre point de vue, mon propre regard – un regard gay et queer. C'est pourquoi je cherche surtout à représenter des personnes

queers, à montrer comme elles sont belles et, ce faisant, à remettre en question les stéréotypes sur la beauté et la normalité.

Le projet *Everything Goes Dark a Little Further Down* [Tout s'assombrit un peu plus bas] est une exploration personnelle du concept de monstruosité ainsi que de ma propre *queerness*. Par le biais de l'autoreprésentation, en utilisant mon corps comme matière première, je cherche à fabriquer de la monstruosité à partir des choses simples qui m'entourent, à lui faire une place plutôt qu'à la rejeter. Je suis fasciné par la réappropriation de certains termes stigmatisants comme "folle", "queer" ou "pédé" ; c'est une forme de résistance, un moyen de transformer en force ce qui apparaît comme des faiblesses. C'est une lettre d'amour à l'anormal, un renoncement à la normalité. »

Mayssa Khoury

1997

LB/US

vit à Hadath (Liban)

« Dans mon travail, j'explore les paysages accidentels, les moments fugaces et les espaces isolés qui remettent en question les notions conventionnelles de temps et de narration. Aujourd'hui, dans ce flux visuel incessant où la moindre image est immédiatement chassée par une autre, on ne voit plus, on se contente de regarder. En réhabilitant ce qui passe inaperçu, mon travail résiste à ce cycle et transforme l'éphémère en quelque chose de durable. Il cherche à instaurer des pauses, suspendre le temps et laisser les images exiger une présence. »

Eros est une série née de la spontanéité et de l'intuition, un jeu entre ami-e-x-s au cœur de la nuit dans un jardin avec piscine. Les corps en mouvement y sont figés par un flash, se détachant contre les textures du feuillage et le vide noir du ciel ou de l'eau. Cette obscurité n'est pas une absence mais une présence active qui enveloppe et transforme le corps, lui permettant de se métamorphoser, de se dissoudre ou de refaire surface. »

Fatimazohra Serri

1995

MA

vit à Marrakech (Maroc)

« Je me sers de l'objectif de l'appareil pour capturer mes sentiments et explorer, dans mon travail, les thèmes de la condition féminine, de la féminité et des relations hommes/femmes. Je m'efforce de mettre en lumière les difficultés auxquelles les femmes sont confrontées dans la société où je vis, notamment dans sa frange conservatrice. Je cherche à faire de chaque image un récit puissant qui parle de lui-même. »

J'aimerais que le public, en découvrant mon travail, éprouve quelque chose de sincère : une sensation de connexion, de curiosité ou juste d'apaisement. Mon but n'est pas de donner des réponses, mais d'inviter à la réflexion. »

Mahalia Taje Giotto**1992****CH/IT**

vit à Lausanne (Suisse)

« La série *existential boner* est un travail personnel sur les obsessions liées au corps, à l'identité et à la sexualité. Je suis et j'ai toujours été une personne trans. En novembre 2020, j'ai choisi de m'identifier comme non-binaire et j'ai débuté une transition hormonale. J'ai observé de près et de manière compulsive les changements que je subissais, comme une manière de me réapproprier mon moi. À mesure que je compilais des images et des textes – notamment des collages, des graffitis, des clichés vernaculaires, des photographies de studio, des instantanés et des scans –, ce corpus évoluait en parallèle de mon propre corps. Il mettait en évidence les sentiments impérieux qui me travaillaient, jusqu'à raconter une histoire singulière reflétant celle de nombreuses personnes. Ce genre de représentation m'a manqué dans mon enfance.

Étant donné le contexte politique actuel, en tant que personne trans, je ne veux pas me cacher. Et comme j'ai la chance de vivre en Suisse, je veux en profiter pour parler, créer, représenter autant que je peux, pour que les gens n'oublient jamais que nous existons, que nous avons toujours existé, que nous existerons toujours. »

Margaret Liang**1998****CN**

vit à Londres (Royaume-Uni)

« Ma pratique photographique s'inscrit en faux, contre les représentations conventionnelles du genre, de la puissance et de l'identité, en particulier dans le contexte de la représentation des femmes asiatiques dans les sociétés occidentales. L'ensemble d'œuvres sur lequel je travaille actuellement, *Mountain of A ?* [Montagne d'A ?], bouscule les récits hétéronormatifs en proposant une vision plus large de l'expression de soi, affranchie des normes sociales restrictives, et en dépassant les représentations réductrices et hypersexualisées des femmes dans l'histoire de l'art et dans les médias contemporains. Cette série déconstruit les gestes normatifs traditionnellement liés au "féminin" et au "masculin" pour proposer une vision de la puissance équilibrée et nuancée, qui transcende la taille du corps et la force supposée. Grâce à un processus collaboratif impliquant plusieurs ami·e·x·s, ce projet redéfinit les notions de propriété et de contrôle dans la pratique photographique, souvent jusqu'à brouiller les frontières entre photographe et modèle. »

Rachel Seidu**1997****NG**

vit à Lagos (Nigeria)

« J'explore les thèmes de l'identité, de la *queerness*, de la masculinité, de la fluidité des genres et des expériences quotidiennes des personnes qui m'entourent en tant qu'Africaine vivant en Afrique. Mon travail remet en question les récits traditionnels ; il dépasse le *white gaze* – le regard blanc – pour faire le portrait d'individus saisis dans des moments de joie, de détente et de libération – celle-ci n'étant pas seulement obtenue par la lutte, mais par l'exercice de sa liberté et l'affirmation de soi. Je documente les histoires queers afin de revendiquer notre existence et de créer une archive visuelle pour les générations futures. Je m'intéresse également aux complexités de la masculinité, à la façon dont elle est performée, bousculée et redéfinie à travers différentes identités. Avec mon travail, je cherche à ouvrir un espace de réflexion et de libération – un hommage à nos identités, notre liberté et la beauté d'être tout simplement en vie.

Pour moi, la photographie est un acte à la fois personnel et collectif. Il s'agit de voir et d'être vu·e·x, de créer un espace où ma communauté puisse exister pleinement, sans contrainte. Je souhaite que les personnes qui se reconnaissent dans mes images se sentent encouragées et sachent que leur existence est belle, digne d'être vécue et d'être vue. Quant à celles qui ne partagent pas ces expériences, j'aimerais qu'elles s'ouvrent à ces histoires, qu'elles les écoutent et les comprennent. Au cœur de tout cela, c'est la liberté qui m'inspire : liberté d'être, d'aimer, de créer, d'occuper l'espace sans avoir à s'en excuser. »

Hidhir Badaruddin**1995****SG**

vit à Londres (Royaume-Uni)

« Durant ma jeunesse à Singapour, je me suis souvent senti en décalage avec les attentes de la société. La photographie a été un moyen d'explorer et d'exprimer mon identité, en particulier en tant que gay asiatique. Dans mon travail, j'aborde les thèmes de la représentation, de l'identité culturelle et de la fluidité de la masculinité, avec pour principal objectif de considérer la masculinité asiatique au-delà des stéréotypes habituels : passivité ou invisibilité.

Je cherche à capturer des moments où s'expriment la jeunesse, la tendresse, une force tranquille – des histoires qui passent souvent inaperçues. J'ai envie de mettre en évidence la diversité des communautés auxquelles j'appartiens, qu'elle s'exprime par la race, l'expression de genre ou le parcours personnel.

Ayant grandi avec très peu d'images qui reflétaient mon monde personnel, ma pratique vise à combler cette lacune, valoriser l'individualité et créer un

espace ouvert à des récits nuancés. Que ce soit avec mes images de mode, mes portraits ou mes photos documentaires, je souhaite questionner les idées reçues et inviter à s'intéresser davantage à la question de l'identité. En donnant à voir les histoires et les personnes qui me touchent, j'espère amorcer une réflexion et modifier notre façon d'appréhender la beauté, la masculinité et le besoin d'appartenance. »

Isabella Madrid

1999

CO

vit à Pereira (Colombie)

« J'aborde, dans mon travail, la question de l'identité – une identité qui a été forgée par de nombreuses influences, dont l'obsession des réseaux sociaux, le fait d'être née dans un pays gangrené par la violence mais obnubilé par la beauté physique et les valeurs traditionnelles, la pop culture, le fait d'être une femme.

En tant que Colombienne, j'ai grandi avec des injonctions très précises quant au type de femme que je devais être : sexy, joyeuse, chaleureuse et serviable, maternelle mais attirante, forte mais soumise – à un dieu, à un homme, ou aux deux. Dans le projet *Buena, Bonita, y Barata* [Bonne, belle et bon marché], je vais à rebours des codes qui m'ont été imposées. À travers une série d'autoportraits, je m'empare des différents symboles liés à l'existence des femmes colombiennes et à la façon dont elles sont habituellement représentées.

Je suis inspirée par les femmes qui m'ont précédée – des femmes qui ont utilisé leur intellect, leur corps et leur âme pour laisser une trace dans le monde grâce à leur art. »

Jeremy Chih-Hao Chuang

1997

TW

vit à Londres (Royaume-Uni)

« Je m'intéresse beaucoup à la question du gaze : comment et par qui les photographies sont regardées, ce que cela signifie d'être celui ou celle qu'on regarde.

Le projet *Ephemeral Intimacy* [Intimité éphémère] est né de ma propre expérience sur les applications de rencontre. J'ai grandi dans une famille conservatrice d'Asie du Sud Est, où l'on attendait de moi que je suive une voie très hétéronormée. Mais les applis de rencontre sont devenues un espace où j'ai pu commencer à explorer mon identité, tranquillement, à mon rythme. Je me suis mis à rencontrer des hommes en ligne et à me rendre chez eux pour prendre des photos. Lors de ces prises de vues, ils étaient nus et j'étais entièrement vêtu, ce qui créait naturellement une tension autour de la notion de pouvoir : qui est exposé, qui a le contrôle. Cette dynamique était amplifiée

par mon identité et mon bagage culturel, a fortiori dans un contexte occidental.

Ce que je voudrais vraiment faire ressentir, c'est la complexité de l'amour aujourd'hui. Il y a un vrai contrôle sur ce que l'on décide de révéler ou de dissimuler. Lorsqu'on pénètre dans la maison de quelqu'un·e·x, on voit les traces de sa vie. Il y a là-dedans une part de vulnérabilité, de contradiction et aussi d'honnêteté.

Ces photos sont intimes, mais il y a toujours une certaine distance ; quelque chose qui semble à la fois tout près et hors d'atteinte. C'est sur ce double mouvement, ce mélange de proximité et de distance, que je veux attirer l'attention du public. »

Carla Rossi

1999

IT

vit à Paris (France) et Milan (Italie)

« Les images ne servent pas seulement à documenter son identité : elles la construisent activement, en agissant comme des outils performatifs et relationnels. Leur impact ne tient pas au fait de prendre une photo, mais à la manière dont elles circulent, sont reçues et façonnent l'appartenance à un groupe social. Dans une société en réseau régie par des algorithmes, la photographie fonctionne comme une forme de monnaie sociale : elle permet d'apparenter les individus à des tendances, des idées politiques et des identités culturelles, voire de les ranger dans des cases numériques prédéfinies. Paradoxalement, cette catégorisation renforce notre sentiment d'appartenance, car nous nous définissons à travers les images que nous créons, que nous partageons et que nous investissons.

Avec la série *A Forensic Selfie* [Un selfie à conviction], j'explore l'évolution de la notion d'authenticité dans notre culture visuelle en réseau, en particulier dans la photographie. Ce médium est historiquement lié au concept de vérité, depuis les enquêtes criminalistiques jusqu'aux données de la vidéosurveillance. J'ai été intriguée par cette vision judiciaire de l'appareil photo, si éloignée de son usage dominant aujourd'hui : les réseaux sociaux. À l'heure où les plateformes brouillent la frontière entre réalité et contrefaçon, j'interroge ce que cela signifie que d'être authentique à une époque de surveillance constante, et donc de performance constante.

J'utilise FotoForensics – un logiciel scientifique *freeware* conçu pour détecter les retouches numériques effectuées sur les images – comme un outil créatif qui me permet d'étudier l'ambiguïté entre esthétisation et vérité. Je manipule numériquement des fragments d'autoportraits en gros plan avant de les soumettre au logiciel, qui va générer un rendu visuel. Le programme informatique devient un instrument équivalent à l'appareil photo lui-même : il permet de façonner des corps, de créer des identités, d'inventer des mondes. En combinant mes selfies et le regard algorithmique de la machine,

je questionne la relation entre photographie et authenticité à l'ère du numérique ; je fais de la manipulation des images une quête de notre "vrai moi". »

Soyeohang Rai

2001

IN

vit à Delhi (Inde)

« Faire des photographies et vivre avec me permet de me comprendre en tant qu'être social – non pas pour affirmer quoi que ce soit, mais pour réévaluer les choses, les considérer avec du recul. Faire de belles images, c'est facile, mais pour comprendre quelle est leur raison d'être, il faut prendre son temps et se poser des questions. Je crois pouvoir dire que cette raison d'être est différente pour chaque photo que je prends. Mon questionnement actuel tourne autour de la question suivante : "Qu'est-ce qui change en moi en fonction de la personne à qui je m'adresse ?" »

Sisnu [Ortie] est une série d'autoportraits constituant une réflexion sur la manière dont les vêtements que nous portons influent sur la manière dont nous sommes vu·e·x·s. À 20 ans, j'ai retracé mes racines ancestrales et planifié un pèlerinage au Népal, pour finalement être rejeté comme un étranger. Parmi les nombreuses raisons invoquées, il y avait le fait que je porte un anneau dans le nez.

Dans notre communauté tribale, il existe une pratique rituelle appelée *maruni* où le masculin convie le féminin : les hommes revêtent des habits "féminins" et dansent. Peu importe les rituels ancrés dans les pratiques communautaires du passé, nous sommes toujours influencé·e·x·s par ceux qui proposent un avenir plus radieux – en l'occurrence, l'Occident. Avant que les Anglais·e·x·s pénètrent dans nos villages, où étaient les personnes queers ? Il n'y avait que nous, notre langue, nos rituels. Je suis devenu queer lorsque l'Occident est entré dans nos maisons. »

Ziyu Wang

1998

CN

vit à Shanghai (Chine)

« Durant toute ma jeunesse, que ce soit dans ma famille, dans la société ou même dans un cadre privé entre ami·e·x·s, j'ai toujours senti qu'il existait une norme invisible de la masculinité. Comme je ne correspondais pas à cette norme, on me qualifiait de "spécial", désignation qui n'avait aucune connotation positive.

Mes interrogations sur ces standards ont persisté jusqu'à ce que je découvre les études de genre. Après avoir méthodiquement étudié l'histoire de la photographie, inspiré par Claude Cahun et Cindy Sherman, j'ai commencé à m'intéresser à la masculinité à travers la pratique de l'autoportrait.

Bien sûr, je voudrais que mon travail aide les gens à mieux comprendre la situation des gays asiatiques, mais c'est difficile. Alors dans un premier temps, j'aimerais déjà permettre aux hommes asiatiques d'être vus. Ayant étudié et vécu au Royaume-Uni, je me suis rendu compte que, dans bien des cas, ils sont invisibles. Au milieu d'hommes originaires d'autres régions, la masculinité asiatique est inconsciemment reléguée à l'arrière-plan. »

Laurence Philomène

1993

CA

vit à Montréal (Canada)

« Artiste non-binaire, je crée une œuvre autobiographique colorée, inspirée des expériences que j'ai vécues en tant que personne transgenre atteinte d'une maladie chronique. J'y célèbre les existences trans et, grâce à des images extrêmement saturées, cinématographiques et vulnérables, j'aborde l'identité en tant qu'espace en constante fluctuation. En utilisant l'appareil photo comme un procédé de soin mutuel (et de soin de soi), je cherche à humaniser des identités qui, au cours de l'histoire, ont été marginalisées. L'objectif est que mon travail agisse comme une lettre d'amour à ma communauté.

Ma pratique est motivée par le désir de contribuer au corpus toujours plus riche de travaux d'artistes queers et trans qui se réapproprient notre récit, revendiquent notre autonomie sur nos corps et nos histoires.

J'aimerais que le public éprouve un sentiment d'humanité partagée et se reconnaisse dans mes images. Mon but est d'humaniser les existences trans et d'inspirer un sentiment de confort, d'espoir et d'appartenance. Pour moi, pour se sentir à sa place, il faut prendre soin les un·e·x·s des autres, être là les un·e·x·s pour les autres – peu importe nos identités. »

Maria Kniaginina-Ciszewska

1998

PL

vit à Varsovie (Pologne)

« En tant qu'artiste visuelle indépendante, j'étudie les normes socioculturelles par le biais de représentations du corps féminin qui mettent en jeu la frontière entre le tabou et l'icône. J'exhume des artefacts de la polonité, ou plus largement de la slavité, et je les combine avec des concepts liés au corps et aux relations interpersonnelles.

Je veux que le public oublie provisoirement son monde pour entrer dans le mien. Je veux le sortir de son quotidien et lui offrir un espace de réflexion. C'est pourquoi je recherche un équilibre entre réalité et fantaisie, quitte à tomber dans l'absurde.

J'adore faire référence à mes racines, à mon enfance, à ma jeunesse et à mon identité. Je relie tout ça à ce qu'on ressent quand on entre dans la

maison de sa grand-mère et qu'on s'assoit sur son canapé – une manière de dépasser le cadre traditionnel de la photographie. J'éprouve également un amour profond pour les femmes, tant sur le plan romantique que platonique ; elles sont pour moi une source constante d'inspiration et de passion. J'aimerais donner au public l'occasion de voir les femmes à la fois comme des icônes et comme des porteuses de tabous, en créant mes propres symboles et attributs pour redéfinir ces rôles. »

Pia-Paulina Guilmoth

1993

US

vit à New Sharon, Maine (États-Unis d'Amérique)

« J'ai commencé la série *Flowers Drink the River* [Les fleurs boivent la rivière] au début de ma transition médicale de genre. Je photographie mes ami·e·x·s, ma communauté trans/queer et ma famille. Le seul thème récurrent dans mon travail, c'est l'amour du paysage qui m'entoure et de la famille choisie qui me maintient en vie, me fait grandir et m'apporte de la beauté et de la joie. Je donne à voir mon expérience de femme trans dans une petite ville rurale plutôt de droite. Je veux faire des images imprégnées de cette magie nouvelle et de l'amour que je ressens pour moi-même, mes ami·e·x·s et mon foyer depuis que j'ai commencé ma transition.

Pour moi, le sentiment d'appartenance, c'est apprendre à s'aimer et défier les attentes et les limites que projettent sur nous la famille, la culture et la société. C'est le lent processus qui consiste à anéantir toutes les forces destructrices qui nous empêchent de nous épanouir en étant qui on est. »

Devashish Gaur

1996

IN

vit à Mumbai (Inde)

« Dans ma pratique photographique, j'aime explorer les contrastes de l'Inde à travers son atmosphère, son architecture urbaine et sa vie domestique, en mettant l'accent sur un sentiment de solitude apaisée. Je suis inspiré par la douceur, la qualité méditative de la lumière et des couleurs, le langage corporel, les gestes et les façons d'être alternatives.

Playbook for Masculinity [Guide de la masculinité] est un ensemble de photographies qui explore le spectre de la masculinité et de ses interprétations dans divers contextes à travers l'Inde. J'étudie comment les constructions et les attentes de la société influent sur la façon dont la masculinité est performée, tout en documentant des moments de vulnérabilité, de complicité, de tendresse et d'introspection. Comme je baigne dans une culture hyper masculine, le mot "masculinité" se résume pour moi à la façon dont les gens interagissent, à leur comportement selon les contextes et aux efforts qu'ils déploient pour respecter les normes dans lesquelles ils estiment devoir s'inscrire. »

Ben Hubert**2002****GB**

vit à Londres (Royaume-Uni)

« Dans le sillage des motifs classiques de la Renaissance et des représentations du corps masculin dans la statuaire antique, je suis fasciné par la façon dont les publics d'hier et d'aujourd'hui réagissent à leurs sous-entendus suggestifs. Mon projet a débuté comme une étude sur la vulnérabilité et les émotions des hommes, doublée d'une critique des rôles traditionnels et des injonctions toxiques véhiculées par la société. Au fil du temps, alors que je voyais le monde évoluer hors de mon contrôle, j'ai laissé la création d'images guider mon projet. Cela a donné naissance à un ensemble d'œuvres qui décline différentes interprétations de l'état actuel de notre société, un espace pour analyser où nous nous situons à ce stade de l'histoire. »

Zhidong Zhang**1996****CN**

vit à New York (États-Unis)

Je m'intéresse à la charge émotionnelle et psychologique que peut véhiculer une photographie ; lorsqu'elle témoigne de la multiplicité des identités, elle exige un regard qui soit réflexif, qui accepte de se poser des questions. Dans un paysage culturel obsédé par l'impératif d'être vu·e·x, où les identités marginalisées sont souvent sommées de se mettre sur le devant de la scène, le choix délibéré de rester en périphérie peut-il transformer l'absence en une force dynamique, voire radicale ? En l'absence de désir conventionnel, qu'est-ce qui rend un corps désirable ? L'interaction de la *queerness* et du non-conformisme peut-elle créer un récit où il ne soit pas question de conformité, mais plutôt d'expression de son propre désir ?

Pour de nombreux·ses immigré·e·x·s queers, la vie en diaspora est un voyage marqué par la dislocation ; la notion de "foyer" n'est pas définie par des frontières fixes, mais émerge à travers des souvenirs et des réminiscences épars. Dans ce paysage mouvant, le fait de ne pas avoir de lieu à soi devient un récit à part entière, résonnant dans les traces qu'on laisse derrière soi. D'une certaine manière, tout mon travail converge pour former un tableau façon patchwork qui joue sur la désorientation : nos façons d'être y sont en constante évolution, sans cesse à refaire et à réinventer, jusqu'à ce qu'elles trouvent enfin leur place à elles. »

Yun Ping Li**1998****ES**

vit à Madrid (Espagne)

« J'ai commencé la photographie vers l'âge de 13 ans. Je faisais généralement des photos de moi, parfois avec mes ami·e·x·s, que je partageais sur les réseaux sociaux. Pour moi, ces images sont très liées à

l'époque où j'ai grandi, au selfie et à l'autoreprésentation. De fait, je n'ai jamais arrêté, et avec le temps, ma première approche est devenue ma pratique actuelle ; la photographie a grandi en même temps que moi (ou vice versa). C'est une façon de transmuter ma douleur et d'en faire quelque chose de beau et de puissant. C'est particulièrement excitant, parce que cette pratique photographique s'articule autour de mon processus de transition de genre et que je ne sais jamais quelle sera la prochaine image. »

Matej Jurčević

1995

HU

vit à Tenja (Croatie)

« Dans mon travail, je pars d'expériences personnelles pour explorer des histoires qui m'aident à comprendre le monde qui m'entoure. J'aborde souvent le thème de la santé mentale et celui des traumatismes personnels et transgénérationnels. Avec le projet *I Try to Take Care of Myself Now* [J'essaie désormais de prendre soin de moi], j'avance sur une ligne de crête entre expression subconsciente et approche pseudo-documentaire ; j'utilise la photographie comme un langage qui permet à la fois de tisser des liens et de s'évader de la réalité quotidienne. »

Ce qui m'inspire, c'est la capacité de la photographie à connecter les gens entre eux ; je veux que mon travail permette aux personnes qui le voient de se sentir moins seules dans l'expérience qu'elles traversent. J'aimerais que mes images soulèvent de nouvelles questions, mais aussi qu'elles réconfortent celles qui ont vécu des choses similaires. »

Clara Belleville

1996

FR

vit à Paris (France)

« Quand j'avais 13 ans, mon frère m'a offert un petit appareil photo. Cela m'a procuré une impression inconnue : celle de maîtriser le temps. J'ai commencé à photographier tout ce qui m'entourait, tout ce que je ne voulais pas voir disparaître. Par exemple, chaque pièce de ma maison avant de déménager. Des objets, essentiellement, car j'étais trop jeune pour comprendre que les gens et les moments sont eux aussi éphémères. Au lycée, j'ai commencé à photographier ma vie quotidienne ; c'est là que j'ai pris conscience que je voulais faire ça tout le temps, que j'en avais besoin. »

C'est ainsi que, sans m'en rendre compte, durant plus de dix ans, j'ai photographié les gens : mon entourage proche, mes copines, mes copains, mes amours. J'étais particulièrement attirée par les moments où il ne se passait rien de spécial, car j'avais l'impression que ce vide donnait aux êtres toute leur importance. Les images d'*Entre nous* sont un extrait de cette quête de beauté. Ce travail très intime, j'aimerais qu'il puisse toucher personnellement ceux qui le découvrent, devenir un genre de souvenir

commun. C'est l'une des raisons de son titre : en lisant ce "nous", le public se sent intégré. »

Quil Lemons**1997****US**

vit à New York (États-Unis)

« Je m'attelle à mettre en lumière les complexités, les subtilités et la réalité quotidienne de la vie des Noir·e·x·s américain·e·x·s. À travers mon travail, je cherche à rendre la beauté, la vulnérabilité et la variété de ces vécus avec honnêteté et précaution, en mettant en avant des récits souvent négligés ou mal représentés dans les systèmes culturels dominants. Pour moi, la photographie est une façon de témoigner et de se souvenir. Elle permet de consigner à la fois ce qui est éphémère et ce qui est pérenne. C'est une manière d'affirmer que nous sommes là, que nous comptons et que nos histoires méritent d'être vues. »

J'ai commencé la série *To Say the Same Thing in Many Different Ways* [Dire la même chose de plein de façons différentes] au printemps 2020, dans la période confuse des premiers jours du confinement dû au Covid-19. Alors que le monde se figeait, je suis rentré chez moi, à Philadelphie, pour renouer avec mes racines et les personnes qui ont façonné ma vie. Ce corpus marque un changement de direction dans ma pratique, car j'ai tourné mon objectif vers mes premières muses, les plus fidèles : les membres de ma famille. En entrant dans le cadre, mes petits frères Khalil, Nasir et Naleek deviennent des sculptures vivantes, et les images des compositions de tendresse et de proximité où s'incarnent les complexités silencieuses de la fraternité et de l'intimité des familles noires. Les relations que je documente me sont personnelles, mais elles touchent à des thèmes universels : la douceur – rarement figurée dans les représentations de la vie des personnes noires –, la beauté des liens entretenus et la façon dont nous nous soutenons mutuellement dans l'incertitude. »

Marvel Harris**1995****NL**

vit à Zutphen (Pays-Bas)

« Quand je prends mon appareil photo pour réaliser des autoportraits, c'est souvent dans des moments où je lutte contre des sentiments comme l'anxiété, la solitude ou le désespoir face à l'avenir. Je peux alors me regarder de loin et empêcher mes pensées négatives de tourner en boucle. La photographie est pour moi une thérapie : elle m'aide à gérer mes émotions, à comprendre qui je suis et à rester en contact avec le monde qui m'entoure quand j'en ai le plus besoin. Ce qui m'inspire, c'est la puissance de la vulnérabilité et la façon dont l'art peut tisser entre les gens des liens significatifs. »

Mon appareil photo me guide dans cette quête quotidienne à la découverte de moi-même : être un être humain avec des sentiments, continuer à me construire et trouver les ressources intérieures pour aller mieux. J'aimerais que mon travail dégage une impression d'acceptation, d'empathie et de connexion avec autrui. En partageant mon parcours personnel avec honnêteté, je souhaite créer un espace où d'autres puissent réfléchir à leurs propres expériences et se sentir moins seul·e·x dans leurs combats. »

D.M. Terblanche

1998

ZA

vit à Bonn (Allemagne)

« Dans ma pratique, je suis en quête de quelque chose de beau, quelque chose de satisfaisant. Je l'ai trouvé, perdu, puis retrouvé. C'est comme essayer de saisir la manière dont l'eau scintille sous le soleil du matin : c'est impossible, mais ça vaut la peine d'essayer.

Je suis une personne curieuse, enjouée, morose, en colère ; je cherche des moyens de communiquer avec le monde et avec moi-même. Et puis il y a l'acte de création lui-même, qui est peut-être ma partie préférée. C'est une joie immense, indescriptible, même si construire toute une vie autour de cela peut sembler un malentendu. Bien sûr, il y a la communauté. Je crée dans le contexte d'autres personnes : mes pairs, les personnes qui nous ont précédées et celles qui nous suivront. Le travail créatif n'est pas une quête que l'on mène en solitaire. Il y a tant d'œuvres à aimer et tant d'artistes avec qui dialoguer et cheminer.

La série *Holyday* [Jour saint] est un règlement de comptes avec la douleur et ses conséquences. À 23 ans, j'ai senti une partie de moi s'éloigner ; ma propre vie me paraissait étrangère. J'ai pris l'appareil photo de mon grand-père et, pendant dix-neuf mois, j'ai fait des photos. *Holyday* est un projet documentaire qui raconte la quête de vie et de sens qui succède à un stress post-traumatique. »

Charlie Tallott

2000

GB

vit à Londres (Royaume-Uni)

« La photographie me sert de refuge. L'appareil photo agit comme une fenêtre momentanément ouverte sur un monde différent. Il capture des instantanés de la vie quotidienne et des gens qui m'entourent, reflétant la complexité de la vie. Tous les moments fugaces – qu'ils soient tendres, violents, solitaires ou rares – sont transposés dans un univers déconcertant saturé de flashes.

Le titre de la série, *At Least Until the World Stops Going Round* [Au moins jusqu'à ce que le monde s'arrête de tourner], est inspiré d'expressions que sortait ma mère, comme "demain est un autre jour" ou "la terre ne va pas s'arrêter de tourner". Il signifie que rien ne dure jamais, que le vent et la marée emportent tout, mais nous rappelle aussi qu'il faut exister dans le moment présent. Prendre des photographies, c'est créer des fenêtres donnant sur ces états éphémères du passé. »

Sophia Wilson

2000

US

vit à New York (États-Unis)

« Mon travail se situe souvent dans cet entre-deux où coexistent la puissance et la vulnérabilité. J'y explore les thèmes de l'adolescence, de la condition des femmes noires et du vécu des petites filles noires. Je m'intéresse également à la relation entre mouvement et identité, notamment sous le prisme du sport, de la mode, de la force et de la grâce.

Je m'inspire beaucoup de mes propres expériences de vie. L'une de mes principales motivations est la nécessité d'une meilleure représentation : je veux voir de vraies personnes, de vrais corps et surtout de vraies filles noires dans les médias.

Ma pratique est motivée par un profond désir de joie et d'amusement, une sorte de quête du bonheur éternel. J'aimerais que les couleurs, les petites touches d'ironie ou d'humour dans certaines de mes images fassent sourire ou rire. En fin de compte, je veux que mon travail entre en connexion réelle, émotionnelle avec les gens. »

Jude Lartey

2000

GH

vit à Accra (Ghana)

« Mon travail est une performance créative par laquelle j'explore la masculinité sous toutes ses formes. Il exprime le plaisir et la liberté que me procure la masculinité ; il donne à voir sa beauté, sa douceur, sa férocité, son charme, sa joie et sa puissance. Ces éléments prennent vie à travers des scènes cinématographiques qui illustrent les identités en constante évolution de ma génération – nos rêves, notre vision de la mode et nos transformations.

Les univers dynamiques et les modes de vie issus de diverses sous-cultures nourrissent ma créativité et m'incitent à porter un regard neuf sur le monde. En regardant mes œuvres antérieures, j'éprouve un sentiment d'utilité et de joie qui m'incite à créer toujours plus et à continuer d'évoluer.

Par mon travail, j'invite le public à s'immerger dans mon univers où la photographie, la mode et la couleur deviennent des moyens puissants

d'exprimer mes émotions et mes expériences les plus profondes. Susciter l'impression d'un voyage dans le temps, explorer différents thèmes, comme une ode à l'identité et à l'expression de soi. »

Chloé Azzopardi

1994

FR

vit à L'Île-Saint-Denis (France)

« Je travaille sur des problématiques liées à l'avenir et à la manière dont nous nous y projetons, à la fois en tant que société et en tant qu'individus. Mes projets parlent souvent d'imagination, de désir, d'écologie et de nouvelles technologies. La sensorialité et la tendresse jouent un rôle important dans ma pratique.

Mes "appareils non technologiques" sont des ustensiles créés à partir de divers matériaux naturels que je glane, puis que j'assemble de façon à imiter les appareils technologiques qui peuplent notre quotidien. Entre productions rudimentaires et créations de science-fiction, ces objets sont des prolongements du corps autant que des entraves. Associés à des artefacts inventés dont la fonction reste à découvrir, ils composent un univers fictif qui agit comme un miroir tendu à nos fantasmes autour de l'avenir. »

4. MULTIPLIER LE REGARD

Cette section réunit des perspectives multiples sur l'identité et le sentiment d'appartenance, façonnées au croisement des questions de race, d'histoire et de culture. Le regard diasporique, par exemple, naît de parcours marqués par la migration et l'exil, et interroge ce que signifie « se sentir à sa place » lorsqu'on évolue entre plusieurs contextes culturels. Le regard décolonial, quant à lui, s'attache à déconstruire les récits qui ont marginalisé ou effacé les manières non occidentales de voir, de penser et d'exister.

Ici, la photographie ne se limite pas à un regard extérieur : elle devient un espace d'expression personnelle et engagée. Les artistes partagent leur réalité et celles de leurs communautés, en reprenant la maîtrise de leurs propres récits. À travers leurs images, iels réécrivent l'histoire, défient les représentations dominantes et élaborent de nouveaux langages visuels – des iconographies ouvertes à la diversité, à la fluidité et à l'hybridité. La photographie devient ainsi un levier de résistance et de transformation qui nous invite à repenser la manière dont on regarde et représente le monde.

Steven Molina Contreras

1999

US

vit à New York (États-Unis)

« Le projet *Adelante* (“en avant” en espagnol) reflète la résilience et la détermination de ma famille prise dans les méandres de la migration, ainsi que l'évolution de mon regard sur les sacrifices consentis au nom du soi-disant “rêve américain”. *Adelante* rassemble des photographies prises au Salvador et aux États-Unis ; elles explorent les notions de frontières, de mémoire et d'appartenance. En mêlant performance, esthétique documentaire, nature morte et paysage, j'offre un portrait intime d'une culture et d'une lignée en suspens entre deux pays.

Ce travail fait écho à une tradition familiale qui veut que les objets et les lieux transcendent les définitions fixes : une chambre à coucher peut devenir un atelier, un vieux bidon un pot de fleurs, une rue un théâtre. Même les marques sur le mur témoignent du passage du temps, comme autant de cicatrices et de symboles d'endurance. Au fond, *Adelante* est à la fois un témoignage sur la vie de ma famille et une réponse à la panique politique autour de la migration. Pour ne pas me cantonner au récit d'une histoire singulière, j'ai choisi de conserver une certaine complexité : me concentrer sur les moments de beauté, la capacité d'improvisation et la mémoire culturelle. À la fois intime et politique, cette série est une lettre d'amour autant qu'une documentation : elle invite à une compréhension plus large et plus nuancée de l'expérience diasporique. »

Daveed Baptiste**1997****US**

vit à New York (États-Unis)

« L'identité noire est un corpus de connaissances dynamique fait de chair, d'âme et de mémoire. Mon travail commémore cette expérience à travers des reconstitutions photographiques, chaque image relatant une étape de l'existence des immigré·e·x·s haïtien·ne·x·s aux États-Unis. Pour la série *Haiti to Hood* [De Haïti au quartier], j'ai élaboré des décors simulant l'intérieur des maisons haïtiennes de mon lieu de naissance, le quartier de Little Haiti à Miami. Chaque décor comprenait des objets décoratifs et fonctionnels (papier peint personnalisé, revêtement de sol, etc.) ainsi que des imprimés du quotidien (tickets, affiches, dépliants, emballages...) culturellement typiques des foyers haïtiens. Beaucoup de ces éléments étant faits de papier, cela instaurait une subtile articulation entre le réel et l'imaginaire – dualité inhérente à l'expérience de l'immigration. Une fois ces décors terminés, des membres de la communauté sont venus y rejouer des scènes clés de leur vie, des moments de bascule qui ont transformé leur existence. Par le remixage des matériaux et l'inclusion de symboles culturels, je cherche à révéler la complexité de la vie des immigré·e·x·s haïtien·ne·x·s, descendant de la première nation noire à s'être affranchie de l'Occident.

À travers mon travail, je veux que le public ressente la richesse de la culture haïtienne, la résilience de ce peuple et la signification historique des textiles et des vêtements. Je veux qu'il voie les connexions entre l'histoire et le présent : comment la migration, le travail et l'identité façonnent nos vies. Et surtout, j'aimerais que mon travail suscite la curiosité et l'empathie pour ces histoires souvent passées sous silence, qu'il permette d'en connaître les nuances. »

River Claire**1997****BO**

vit à Cochabamba (Bolivie)

« On dit parfois que je remets en question les conceptions dominantes de l'identité culturelle, et c'est peut-être vrai. Mais beaucoup de choses m'attirent : mener une réflexion sur les paysages, par exemple, ou sur la présence de nuages au beau milieu d'un ciel bleu sur certaines de mes photographies. Profondément stimulé par l'iconographie chrétienne, je m'intéresse à la dynamique ludique comme moyen de générer des connaissances. Je dirais que je joue beaucoup. Professionnellement, je joue. Je joue dans une sorte d'immense théâtre contemporain où je mélange tout : l'histoire de ma famille, mes racines indigènes, mes contradictions post-Internet, la mode, la littérature, les archives coloniales latino-américaines, les mythes fondateurs, et bien d'autres choses encore.

J'essaie d'exprimer une nostalgie pour le mystique, l'épique et le sacré afin d'inventer mes propres rituels. Ils sont ma façon de résister à l'hégémonie de

ce que nous appelons “le capitalisme”. Je veux créer des mythes et questionner la manière dont se construisent les valeurs dans les périodes de transition. »

Delali Ayivi

1996

TG/DE

vit à Lomé (Togo), Londres (Royaume-Uni) et New York (États-Unis)

« Mon travail reflète les questions que je me pose, mais aussi ma recherche d’une communauté dont je pourrais faire partie. Il y est question de joie, de rapports de forces déséquilibrés et de tout ce qui se trouve entre les deux. Quand j’ai commencé, je me suis beaucoup intéressée aux structures néocoloniales au Togo et en Allemagne, ainsi qu’à la manière dont elles affectent l’industrie créative togolaise, que ce soit dans le pays ou au sein de la diaspora. À présent, mes recherches se concentrent davantage sur un “regard togolais” qui concernerait les Togolais·e·x·s du monde entier. Je m’interroge sur les raisons de notre désir d’un imaginaire collectif national et sur ce qui, notamment dans la diaspora, façonne nos sentiments de nostalgie et d’appartenance.

Alors que la migration à l’échelle mondiale reste une question politiquement sensible, les membres de la diaspora togolaise se trouvent souvent coincés entre une vision idéalisée du “pays d’origine” et les réalités rencontrées lorsqu’ils y retournent. Parallèlement, les communautés togolaises locales voient les personnes qui reviennent au pays au prisme de leurs propres perceptions de l’Occident, renforçant parfois les hiérarchies néocoloniales. Avec le projet *My Hands and My Feet (Togoton)* [Mes mains et mes pieds (Togoton)], j’examine ces tensions en documentant les expériences vécues par les deux groupes ; j’utilise la narration visuelle comme outil pour montrer, contester et renouveler les récits sur l’appartenance, l’identité et l’hybridité culturelle. »

Salomé Gomis-Trezise

1999

FR/GB

vit à Bruxelles (Belgique)

« Au cœur de mon travail, il y a la *blackness* : l’amour noir, la famille noire et l’intimité noire ; le tout rendu avec profondeur, nuance et authenticité. Je cherche à réfuter les récits étiqués en créant des images qui paraissent à la fois intimes et mystiques, à la fois enracinées dans le récit d’expériences vécues et inspirées de souvenirs nostalgiques imaginés de toutes pièces. Je souhaite ardemment combler des lacunes et montrer ce que j’aurais aimé voir étant petite. »

Dimakatso Mathopa**1995****ZA**

vit à Johannesburg (Afrique du Sud)

J'appréhende la photographie comme un moyen de raconter des histoires : dépasser la documentation traditionnelle pour travailler avec la mémoire, la matérialité et les réalités politiques, de façon à relater des choses que les mots seuls ne peuvent pas toujours exprimer.

Dans mon travail, j'étudie les points d'intersection entre histoire personnelle et histoire collective, la confiscation des terres et l'impact durable de l'apartheid en Afrique du Sud.

Ma série *Individual Beings Relocated* (IBR) [Déplacement de personnes] aborde les thèmes de l'héritage transgénérationnel, de la dépossession et de la réappropriation d'histoires effacées. Ce travail trouve ses racines dans un récit personnel transmis par ma grand-mère, aujourd'hui décédée, au sujet du patrimoine foncier de notre famille et du déplacement qui lui a ensuite été imposé. J'utilise la gouache sur acétate ainsi que des procédés photographiques alternatifs, notamment le cyanotype, pour créer des archives visuelles qui questionnent l'histoire et la reconstruisent. Ces techniques servent non seulement à dire la vérité, mais aussi à interroger l'héritage colonial de la photographie et son rôle historique dans l'objectification des sujets noirs. En incorporant à mes chimies de tirage des produits ménagers et du thé – éléments récurrents dans les souvenirs de ma grand-mère –, j'imprègne mon œuvre de la présence matérielle d'une mémoire ancestrale.

À travers mon travail, je voudrais que le public identifie les effets rémanents de l'apartheid et de l'histoire coloniale – en Afrique du Sud, mais aussi dans d'autres contextes de dépossession des terres et des identités, ailleurs dans le monde. J'aimerais initier un dialogue sur le sentiment d'appartenance, la réappropriation et la résilience, encourager une compréhension approfondie de la manière dont l'histoire façonne le présent et dont l'art peut être un outil pour dire la vérité et apaiser. »

Farren van Wyk**1993****NL/ZA**

vit à Cape Town (Afrique du Sud) et Gueldre (Pays-Bas)

« Mon travail ressemble à un arbre. Les racines plongent dans mes recherches, le tronc est le concept central à partir duquel chaque branche se développe. Nous qui sommes né·e·x·s noir·e·x·s en Afrique du Sud sous l'apartheid, les classifications raciales nous ont été imposées. Le tronc est l'endroit à partir duquel je retrouve ma capacité d'action par rapport à cette histoire, où je la dépasse pour créer des images qui représentent l'identité de ma famille. Les branches correspondent aux nombreuses façons dont nous vivons notre identité. Nos cheveux crépus africains, nos sabots hollandais,

nos salopettes et nos durags sont autant de manifestations de notre identité face à l'appareil photo.

N'avoir qu'une seule nationalité, qu'une seule identité, qu'un seul chez-soi, cela ne correspond pas à notre réalité. Nous sommes perçu·e·x·s comme n'étant ni assez noir·e·x·s ni assez blanc·che·x·s, alors que nous sommes les deux. Nous vivons dans une zone grise et travaillons avec les différentes nuances de couleur qui symbolisent notre identité métisse. C'est là que la magie opère.

La photographie est un outil essentiel pour tenter de visualiser mon sentiment d'appartenance et d'identification à une communauté. Mes recherches me conduisent parfois dans des recoins sombres où sévissent la douleur, l'injustice et la rage. La photographie permet de faire face à ses sentiments, d'en guérir, de les affronter seule ou en tant que communauté. D'assurer un atterrissage en douceur. »

Luna Mahoux

1996

BE

vit à Paris (France) et Bruxelles (Belgique)

« Cette installation est née d'un besoin de faire apparaître ce qui a longtemps été laissé hors champ : les voix des femmes noires, les récits de transmission, les gestes qui survivent dans la mémoire collective sans être nommés. Le bijou — un collier porté, hérité, reconstitué — devient ici une archive intime, un point d'ancrage à partir duquel les images peuvent parler.

Dans la vidéo, des fragments visuels circulent : captures d'écran, danses, corps filmés à distance ou dans l'urgence. Ce sont des images dites "pauvres", mais pour moi elles sont précieuses, parce qu'elles gardent la trace de celles qu'on oublie, parce qu'elles dansent encore. Je les collecte, les remonte, pour rendre visible ce qui persiste malgré l'effacement.

Mon travail part toujours d'un attachement profond à la mémoire — personnelle, collective, diasporique. Je m'intéresse à ce qui circule entre les femmes, entre les générations, entre les cultures. Je veux que ces éléments soient regardés autrement, comme des formes de connaissance, de résistance, de soin.

Ce que je montre ici, c'est un geste de recueillement autant que de réactivation. Le collier et la vidéo ne racontent pas une histoire linéaire. Ils proposent un espace pour écouter autrement, voir autrement, se souvenir ensemble. »

Sara Benabdallah**1995****MA**

vit à Marrakech (Maroc)

« Le point de vue marocain est trop peu présent dans les livres et les œuvres qui racontent notre histoire, et j'ai à cœur de remédier à cette lacune. Je veux remettre en question la façon dont nous sommes perçu·e·x·s et contribuer à créer un espace qui donne une place centrale à nos voix et à nos vécus.

Dry Land [Terre aride] traite de la *lebsa lekbira*, une robe de brocart qui fait partie de la tenue de mariage traditionnelle des femmes fassies. C'est une invitation à reconsidérer la sémantique complexe de ce vêtement, si profondément inscrit dans notre héritage, et à réfléchir à la manière dont, au cours de l'histoire, il a été vu à travers des yeux étrangers plutôt qu'à travers les nôtres. Ce faisant, je souhaite apporter un nouvel éclairage sur les histoires que raconte ce vêtement, souvent passées sous silence.

Avec *Dry Land*, je me penche sur la relation complexe entre le mariage – qui est dans la société marocaine une institution vénérée – et la manière dont celui-ci façonne la vie des femmes. La *lebsa lekbira* joue un rôle central dans mon travail et n'est pas simplement une pièce d'étoffe : elle symbolise les injonctions faites aux femmes et les rôles qu'on veut souvent leur faire endosser. Ce qui devrait être un moment de fête se transforme parfois en un geste silencieux de mise en conformité des femmes, tant le poids de la tradition pèse sur leurs épaules. »

Gabriela Marciniak**1996****PL**

vit à Poznań (Pologne)

« Dans ma pratique, j'élabore des fantaisies photographiques permettant d'échapper à la monotonie et à la tension entre réalité et imaginaire. J'aspire à expérimenter le monde à travers un prisme plus absurde et plus abstrait. À partir de mon imagination, de mes observations ou de ce qui existe déjà, je crée des environnements qui reflètent des angoisses personnelles et collectives, ce poids émotionnel que nous portons chaque jour de notre vie.

Les sensations de plaisir sont ma principale source d'inspiration. J'imagine ce que pourrait être la plus formidable des expériences et j'essaie de faire naître cette sensation. C'est pourquoi je m'inspire des rituels de soin et de l'architecture des sanatoriums, mais aussi de la culture du repos au sens large.

Early Retirement [Retraite anticipée] est une exploration de notre rapport au temps, à la productivité, à la réussite personnelle et au statut social. Dans les sociétés occidentales, la retraite est une récompense ; pour les jeunes générations, c'est surtout un rêve et évidemment un privilège – le stade où on a rempli ses obligations et où il est enfin permis se mettre en retrait. Mais

avons-nous moralement le droit de revendiquer cette pause et de nous libérer si vite du stress quotidien ? »

Traductions de Jean-François Allain